

La langue et la nation : le cas slovaque

Bohumila FERENČUHOVÁ

Institut d'histoire de l'Académie des sciences de Slovaquie, Bratislava

Dans son ouvrage *Nations et nationalisme*, Arnošt (Ernest) Gellner exprime, entre autre, une thèse selon laquelle il existe dans le monde un grand nombre de nations potentielles et que c'est le nationalisme qui engendre les nations, pas l'inverse. Tzvetan Todorov, de son côté, souligne que la nation est une entité à la fois politique et culturelle, née avec l'époque moderne. Il mentionne aussi que c'est grâce à l'existence d'une conscience culturelle nationale que l'idée d'autonomie politique prend de l'essor. L'État peut, d'une part, permettre à la *nation-comme-culture* de s'affirmer et de s'épanouir, d'autre part, la culture commune n'est pas nécessairement nationale — l'existence d'un état autonome n'est ni suffisante ni nécessaire à la survie d'une culture particulière¹.

De nos jours, les Slovaques existent, sans aucun doute, comme nation à la fois politique et culturelle, même pour ceux qui persistent à penser que seule une entité dotée d'une structure étatique peut prétendre se désigner comme *nation*. Mais depuis quand en est-il ainsi ? L'historiographie académique et universitaire situe la formation de la nation moderne slovaque depuis la fin du 18^{ème} siècle; les premiers programmes nationaux voient le jour dans les années 1830-1840². Pour les autres, la continuité de la population slave du 5^{ème} siècle jusqu'à nos jours est la preuve que la Slovaquie actuelle se présente comme une *Nation ancienne-nouvel État*. On entend aussi des voix extrêmes comme celle d'un auteur tchèque pour qui la nation slovaque «est née d'en haut»,

¹ Cf. Todorov, 1989 : 237.

² Cf. Kováč, 1955 : 93.

presque «par décision officielle»³ après le découpage du territoire slovaque de la Hongrie en 1918-1919. Il ne se pose pas la question de savoir pourquoi cette décision officielle n'a pas créé une nation tchécoslovaque, ce qui aurait évité à l'avenir beaucoup de difficultés.

Les Slovaques cherchent depuis longtemps à confirmer leur identité (personnalité) d'une part par rapport aux Hongrois (Magyars), d'autre part par rapport aux Tchèques. Avec les premiers, ils partagent le royaume de Hongrie, c'est-à-dire *Hungaria* en latin, du 11^{ème} siècle jusqu'à 1918; avec les seconds, après la fondation de l'Université Charles, à Prague, en 1348, une langue écrite commune, employée en Hongrie du 15^{ème} au 17^{ème} siècle, à côté du latin, dans l'administration et la littérature. Entre la Haute Hongrie (Slovaquie actuelle) et la Moravie, la frontière politique est souvent floue. La Moravie fait partie de la Hongrie sous le règne de Mathias Corvin. Les Jagellons unissent sous leur sceptre la couronne de Bohême et la couronne de Hongrie. Dès le 14^{ème} siècle, le tchèque pénètre en Slovaquie comme langue cultivée. La Réforme et les événements politiques renforcent cette évolution. Les Slovaques ne sont pas séparés par une frontière linguistique nette de leurs voisins slaves : Croates, Moraves, Polonais et Ruthènes; par contre, la frontière linguistique entre Slovaques et Hongrois est renforcée aux 16^{ème} et 17^{ème} siècles par la frontière politique : la plaine hongroise est alors occupée par l'Empire Ottoman. A côté du latin, le tchèque de la traduction de la Bible de Kralice, à laquelle participent aussi les Slaves de Hongrie (parmi eux Pavol Jesenský) sert alors de langue d'administration et de langue littéraire en Hongrie. Les Slovaques considèrent cette langue comme leur propre langue cultivée. Dans la vie courante, ils la prononcent d'une manière différente des Tchèques; les documents historiques prouvent qu'ils en «slovaquisent» la grammaire et le lexique. Le slovaque culturel du Centre et le slovaque culturel de l'Ouest sont employés dans la vie courante, à côté des différents dialectes des campagnes⁴. La position centrale de la Haute Hongrie est sauvegardée jusqu'à la fin du 18^{ème} siècle, à certains égards jusqu'en 1848 : Presbourg (Bratislava) est la ville du couronnement des rois de Hongrie, siège de sa diète; Trnava abrite entre 1635 et 1777 son unique Université; l'administration, l'enseignement secondaire et supérieur recourent au latin; ce dernier

³ Cf. Balcar, 1995 : 88.

⁴ Cf. Pauliny, 1983.

est, au 18^{ème} siècle, grâce au succès de la recatholisation et peut-être aussi grâce à sa neutralité ethnique, à son apogée. La noblesse et les érudits apprennent le latin non seulement comme langue écrite, mais aussi comme langue parlée.

Quant au terme de *nation*, il a en Hongrie historique plusieurs significations. Il existe d'abord la *natio hungarica* (ou le *populus hungaricus*), composée uniquement de nobles privilégiés, et opposée à la *plebs* qui ne dispose pas de droits politiques. Au 16^{ème} et 17^{ème} siècle, la *natio hungarica* n'est pas homogène, elle est composée de *nationes* («Hungari, Philistei & Cumani, Bohoemi et Slavi, Valachi, Rutheni... Et quamvis haec nationes») ⁵. Au 18^{ème} siècle, la solidarité de la noblesse par rapport aux roturiers efface les différences d'origine ethnique; une autre division très importante, la division confessionnelle commence à s'atténuer très doucement après la patente de tolérance, adoptée en 1781 par l'empereur Joseph II.

L'équivalent slovaque de la *natio*, mais aussi de *gens*, *národ*, est signalé dans le dictionnaire historique slovaque, et dans diverses sources, dès le 16^{ème} siècle. Parmi sept sens mentionnés (genre humain ou animal et le sexe, race, famille et domesticité, entité politique et sociale, païens — contraire de la nation élue — chrétiens, peuple — dans le sens de large couches de la population, etc.) on trouve aussi *národ* qui signifie la communauté historique des gens de même langue et de même territoire-nationalité. Attesté dès 1585, c'est un des plus anciens exemples de l'emploi du mot *národ* en slovaque : «skrz rozlicznost jazikuw wsse národy w genotě wiedy shromáždy» — «Il rassemblera dans l'unité de la foi toutes les nations différentes par leur langues». En 1683 un texte évoque «s bližnjm mým, zwlasst' slowutnym narodem slowensky» [avec ma proche et très honorable nation slovaque]. *Národ* signifiant le peuple (couches larges de la population) est plus récent et date de la fin du 18^{ème} siècle ⁶.

Quelle est la signification précise de l'expression «slowutny narod slowensky»? Nous savons que *Slovaque* — nom qu'on trouve dans les sources historiques déjà au Moyen-Âge n'est qu'une variante de *Slave*. Les Slaves présentent un pôle de l'identification des Slovaques, la Hongrie multi-ethnique en est le second. Les adjectifs *bližnj* (proche) et *slowensky*

⁵ Cf. Hodža, 1920 : 54.

⁶ Cf. *Historický slovník slovenského jazyka*, 1992, t. 2 : 449.

indiquent qu'on pense plutôt aux Slaves de Hongrie (Slovaques) qu'à l'ensemble des Slaves.

Déjà la Réforme souligne l'idée de l'égalité de l'homme comme créature divine et l'égalité des nations différentes par les langues et leur rapprochement en quête de valeurs universelles. Les Lumières et les idées éclairées du 18^{ème} siècle rapprochent plusieurs significations du mot *národ* et y font pénétrer l'idée de l'égalité de l'individu et de la société civile. L'empereur Joseph II lance les réformes politiques, entre autre l'abolition du servage et l'étatisation de l'instruction. Il veut limiter le pouvoir de la haute noblesse et reconstruire la monarchie habsbourgeoise en État constitutionnel, lui ouvrant la voie à la société civile. En 1784, décidant de centraliser l'État, il introduit l'allemand au lieu du latin dans l'administration de la Hongrie multi-ethnique, ce qui se heurte, d'un côté, au refus des États, dont les privilèges sont menacés par les réformes, de l'autre, au refus des nationalismes naissants. La langue attire ainsi une attention particulière.

La nouvelle époque exige aussi une certaine innovation du concept de la *natio hungarica*. La *Pressburger Zeitung* publie, entre le 27 août et le 7 septembre 1791, le texte intégral de la *Constitution française* avec la *Déclaration des droits de l'homme et du citoyen* qui eut un impact énorme sur l'intelligentsia josphiste, parmi eux plusieurs représentants de la première génération du *réveil national slovaque*. Ainsi Alexander Belnay, professeur à l'Académie juridique de Bratislava, écrit-il dans sa brochure latine *Reflexiones cunctorum Hungariae civium non nobilum* que le système féodal est inhumain et absurde; les nobles doivent renoncer au privilège d'accès aux fonctions publiques, en faveur du talent servant le salut public, ce qui constitue, selon lui, l'un des principes fondamentaux de la société des citoyens. Alexander Belnay, suivi de Juraj Fándly, Andrej Plachý et Anton Bernolák reconsidèrent de ce point de vue aussi la notion de la *patrie* et de la *nation*. La patrie coïncide pour eux avec le territoire de la vieille *Hungaria*, mais ils comprennent l'amour de la patrie, c'est-à-dire le vrai patriotisme, comme l'estime envers les lois assurant l'égalité des droits des individus. En 1793, Juraj Fándly élargit cette notion en motivant, par le droit naturel et l'égalité des citoyens, également l'égalité en droits des Slovaques (Slaves) avec les Hongrois et Allemands de Hongrie. Dans son écrit, *Compendiata historia gentis Slavae* (Trnava 1793) il essaie de prou-

ver que ces trois nations (*gens*) ont ensemble formé un État commun sur la base du Contrat social, et ainsi forment-elles une nation hongroise (*natio hungarica*) politique.

En 1787, Anton Bernolák codifie la première langue littéraire slovaque distincte du tchèque sur la base du slovaque culturel de l'Ouest (Trnava). Les raisons de Bernolák sont d'ordre purement pratique : la réforme de l'enseignement, *Ratio educationis*, préparée sous les auspices de l'impératrice Marie Thérèse — les débuts de sa réalisation se rapportant au règne de son fils Joseph II — prévoit l'enseignement primaire obligatoire de 6 ans pour tous les enfants : cet enseignement serait donné dans les langues vernaculaires. Les souverains éclairés se soucient même de l'instruction des adultes : Joseph II combat assidûment la superstition et soutient la publication de livres de vulgarisation se rapportant aux progrès de l'agriculture et des métiers. Ce sont les prêtres qui sont en contact quotidien avec le peuple : la langue du peuple est donc étudiée dans les séminaires de théologie à Presbourg (Bratislava) et Vienne. Les prêtres catholiques slovaques publient des livres de vulgarisation dans la langue littéraire codifiée par Bernolák. Le schisme idéologique entre catholiques et protestants slovaques (qui continuent d'employer à l'église et dans leurs livres le tchèque biblique) est donc consacré aussi au niveau de la langue littéraire.

Bernolák conçoit sa langue comme simple instrument de communication et ceci non seulement à l'intérieur d'un peuple : il prend immédiatement soin de la communication avec son environnement. Il rédige un vocabulaire de cinq langues littéraires employées dans l'espace danubien, c'est-à-dire slovaque-tchèque-allemand-latin-hongrois. Il explique lui-même dans son introduction de 1796 qu'il voulait contribuer ainsi à la compréhension des nations qui se sont aliénées mutuellement à cause de difficultés de communication linguistique. Il accepte la nation politique hongroise, mais il la voit composée de plusieurs nations distinctes et l'élargit sur l'ensemble des individus vivant en Hongrie. Il s'agissait de la société civile à créer; la *natio hungarica* s'est donc transformée qualitativement dans sa pensée sous l'influence des Lumières et ne coïncidait plus avec le sens dans lequel elle fut conçue et employée par les États féodaux privilégiés en Hongrie⁷. Nous voyons donc apparaître dans les écrits des auteurs

⁷ Cf. Vyvjalová, 1978 : 247-254.

slovaques un trait faisant partie déjà du nationalisme moderne. Ces concepts ne sont pas dirigés contre l'État existant, l'existence de plusieurs nations n'est nullement jugée dangereuse pour la Hongrie.

On trouve d'ailleurs des conceptions semblables dans certains milieux hongrois, liées surtout aux loges maçonniques et formant, sous l'influence de la Révolution française deux sociétés secrètes — la *Société des Réformateurs* et la *Société de la liberté et de l'égalité*. Composées surtout de la noblesse hongroise ethniquement mélangée et de *honoratiores*, tous pour la plupart appartenant à l'intelligentsia josephiste et très déçus par l'arrêt des réformes politiques après l'avènement au trône de François I (1792), ils se déclarent enfin républicains. Le concept de la *nation hongroise des jacobins hongrois* fut identique à celui du groupe Bernolák, mais il était plus conséquent, suggérant la fédéralisation de la république de Hongrie envisagée. J. I. Martinovič, dans le *Catéchisme de la Société des Réformateurs*, le formule ainsi :

Puisque sont groupés sous le nom de Hongrois tous les peuples qui habitent les provinces appartenant à la Hongrie et qui sont en fait de nationalité différente, chaque nation devrait seule constituer une province, posséder sa propre constitution et être unie aux autres par les liens étroits. C'est-à-dire que la république hongroise devrait être une république fédérale, *chaque nation jouissant librement de sa propre langue, de ses propres usages et de ses propres coutumes comme de sa liberté religieuse*. Il suffit pour le bien de la République que chaque nation soit jointe à toutes les autres dans une union.⁸

On souligne assez souvent le manque de conscience nationale chez les jacobins hongrois. Mais Joseph Hajnóci, roturier d'origine de Modra slovaque, soutient très énergiquement l'idée de remplacement du latin par le hongrois comme langue officielle de la Hongrie, ce qui devient le cas seulement en 1844 : la noblesse hongroise des comitats slovaques avait besoin d'une période assez prolongée pour apprendre cette langue. Hajnóci lui-même ne laisse que des écrits latins et allemands, et ses dernières paroles sont prononcées en slovaque. Un autre jacobin, Férencz Kazinczy, poète et écrivain hongrois, participe plus tard activement au réveil national hongrois. À la fin du 18^{ème} siècle — première phase des réveils nationaux au sein de la monarchie habsbourgeoise — la compréhension mutuelle en

⁸ Traduction française selon Godechot, 1964 : 347-348.

vue de la formation d'une nation politique hongroise multilingue n'est donc pas exclue. Mais c'est déjà la fin de l'absolutisme éclairé. En 1795, une dizaine de jacobins hongrois paient leurs projets républicains précoces par la peine capitale, une trentaine sont emprisonnés pour de longues années. Leur conception est confinée aux archives et n'influence pas directement le nationalisme purement hongrois. Il faut la révolution de 1848 pour qu'ils réapparaissent, cette fois-ci du côté slovaque.

En 1790-1791, la diète hongroise avait refusé la langue allemande comme langue officielle du pays et proclamé la volonté de remplacer le latin par le hongrois. Dans cette langue, le nom latin de *Hungaria* sonne *Magyaország*. Les lois de 1791, 1792, 1830 et 1836 préparent l'introduction du magyar dans la vie officielle du pays. En 1844, le magyar comme *la langue de la patrie* (*honi nyelv*) est introduit comme langue obligatoire dans les délibérations de la diète hongroise. Les Slovaques s'affolent. Ce n'est pas la question de langue qui est primordiale, c'est plutôt l'idéologie conquérante qui l'accompagne, en refusant aux habitants de langues non magyares le droit à la même patrie, (*vlast'* — ce que je possède — *vlastniť*; *čo je mi vlastné* — ce qui est à moi, ce qui m'est propre, ce qui me caractérise) ainsi que la pratique politique de la noblesse hongroise s'identifiant aux anciens conquérants et aux propriétaires actuels du pays.

Le programme politique des Slovaques s'identifie alors à la légitime défense de leur identité, le droit à l'existence et à leur idiome (on préfère l'expression *reč* (dans les originaux allemands *Sprache*) — *parole* ou *parler* du peuple à l'expression *jazyk* — *la langue*). Ils l'expriment entre 1832 et 1848, dans les brochures politiques publiées, vu la censure, à l'étranger, le plus souvent à Leipzig (traduites en slovaque et rééditées en 1973 par Ján V. Ormis). Samuel Hoič souligne, dans une brochure *Sollen wir Magyaren werden ?* publiée en 1833 à Karlstadt, que «la langue de la patrie ne signifie rien [...] tout est la langue maternelle». En Hongrie, il n'y a pas une «honi nyelv», mais plusieurs «honi nyelvek»⁹. L. M. Šuhajda (professeur de philosophie et du latin au lycée de Banská Štiavnica) exprima sa conception de la patrie et de la nation, en réfléchissant en même temps sur le rôle de la parole. Il comprend la parole comme instrument de l'intelligence spirituelle dans la vie sociale, instrument d'échanges d'idées entre les personnes qui éprouvent le désir ou le besoin de

⁹ Cf. Ormis, 1973 : 210-211.

le faire. Dans ce cas, elles trouveront toujours le moyen de se comprendre, même à l'aide de signes, de la musique ou d'autres moyens semblables. La parole (idiome du peuple) est considérée par lui comme *signe de distinction national*, se caractérisant par rapport aux autres et exprimant «le génie de la communauté», l'essence même de la nation. Ceux qui imposent une langue unique de la patrie (qui n'est à vrai dire qu'un «sol mort», au moins en comparaison avec la *nation*, c'est-à-dire «les gens qui vivent avec nous ou à côté de nous»¹⁰) veulent imposer aussi leurs coutumes et méprisent ainsi ce qui est le plus important : la justice et les droits individuels les plus sacrés. La patrie peut être prise du point de vue tant politique qu'ethnique; l'État n'est qu'une forme passagère; c'est la nation qui doit survivre. La justice et le droit dans leurs relations mutuelles sont donc les plus importants et l'auteur ne juge légitime que l'amour de la patrie juste. En considérant comme idéal le cas où une nation forme un État, il propose de chercher pour la Hongrie, composée selon lui de Karpato-Slavie (Slovaquie), Ruthénie, Magyarie, Valachie (Transylvanie), Serbie, Croatie, Slavonie et Teutonie (îlots allemands), une forme d'union étatique qui rendrait heureuses plusieurs nations. Šuhajda n'est pas seul à raisonner de cette manière. J. Pavel Tomášek présente, en 1841, la Suisse comme modèle pour la Hongrie, en soulignant que la différence des langues dans une patrie ne mène pas nécessairement à la discorde et à la faiblesse¹¹.

Les catholiques et les protestants slovaques forment alors deux communautés distinctes. Néanmoins, la conscience slave est commune aux deux confessions et s'appuie sur les résultats de recherches comparées des langues slaves, en s'intéressant surtout à la position du slovaque, ses relations avec le tchèque, la recherche de sa dialectologie, du lexique et de l'ethnographie. Cette recherche scientifique fait preuve de la réalité d'un groupe particulier ethnique appelé *Slovaques*¹². Les défenses étaient rédigées par les protestants et elles ne font pas de distinction nette entre Slaves et Slovaques. En analysant et respectant la réalité de la Hongrie, on y proclame en même temps la volonté de rester liés par la langue littéraire avec les Tchèques, les Polonais et les Serbes¹³.

¹⁰ Cf. Ormis, 1973 : 275-286.

¹¹ Cf. Ormis, 1973 : 363.

¹² Cf. *De jiny Slovenska*, II : 785-791.

¹³ Cf. Ormis, 1973 : 278.

Dès le début du 19^{ème} siècle, le nationalisme moderne slovaque, nourri de la philosophie des Lumières, s'inspire de et intègre la philosophie classique allemande (la pensée de Kant, Fichte, Herder et Hegel est transmise directement par les protestants, qui terminent souvent leurs études par des séjours à l'Université de Göttingen, de Halle, de Iena, etc.). Deux conceptions surtout constituent l'idéologie nationale : celle de Ján Kollár (1793-1852) et plus tard celle de Ľudovít Štúr (1815-1856) qui opposent à la *nation hongroise politique* une nation de tous les Slaves composée de «tribus» *kmeň*); ils mettent en face du passé conquérant un avenir glorieux, en face du pouvoir politique, la force du génie de la nation et de la «tribu» (pour Kollár tchéco-slave ou tchéco-slovaque, pour Štúr slovaque).

La conception de Kollár n'est pas politique. Il lance l'idée de solidarité littéraire parmi les «tribus et dialectes» slaves en vue d'enrichir culturellement chaque composante. En même temps, il conçoit les valeurs humaines comme supérieures aux valeurs nationales — par le biais de la solidarité slave, il veut s'approcher de l'humanité tout entière. La liberté représente pour lui la valeur suprême et son sonnet, *Slávy dcera*, est devenu célèbre :

Celui qui est digne de liberté
Sait respecter la liberté d'autrui
Celui qui enchaîne les esclaves
Lui même est un esclave.

Au nom de la liberté, il demande qu'on n'impose pas le hongrois comme langue unique de la Hongrie, car «dans la nature il y a la plus grande diversité de créatures et de voix; pourtant, aucun oiseau ne dirait à un autre : tu dois chanter de la même manière que moi.»

Son concept d'une *nation slave composée de quatre tribus (souches) fondamentales*, dont l'une est tchécoslovaque, est schématisé et arbitraire (Kollár puise plutôt dans son érudition classique et herderienne que dans l'analyse de la réalité — les tribus grecques sont les modèles de ses tribus slaves). Néanmoins, il s'appuie sur la volonté de communauté culturelle des Tchèques et des Slovaques. L'attitude de Kollár envers leur langue littéraire est significative. En 1823, il publie avec P. J. Šafárik un recueil de chansons populaires slovaques, en exhibant leur beauté; il aimerait bien que les Tchèques adoptent certains slovaquismes et enrichissent

ainsi la langue littéraire commune. Kollár slovaquise consciemment la langue tchèque de ses écrits : «*O literarněj vzájemnosti mezi kmeny a nářečimi slavskými*» (De la solidarité littéraire entre les tribus et les dialectes slaves) rappelle plutôt le slovaque que le tchèque. Mais ses tentatives de créer une langue tchécoslovaque étaient mal comprises par les écrivains et savants en Bohême (Josef Jungmann et d'autres); la synthèse se montra irréalisable.

Ludovít Štúr est en tête d'une nouvelle génération protestante slovaque qui émerge en 1830-1840. Il fait ses études au lycée évangélique de Presbourg (Bratislava), et, après un séjour à l'Université de Halle où il est séduit par la pensée de Hegel, il est suppléant à la chaire de langue et de littérature tchécoslovaque du même lycée. Tout en admirant le slavisme de Kollár, lui-même et ses étudiants publient encore en 1842 leurs travaux littéraires en tchèque. Ayant de très bons contacts avec Prague, ils ont tout de même conscience d'être Slovaques : il se froissent de voir corriger leurs fautes de langue par le *Časopis českého museum*.

Ce petit groupe de jeunes décide entre 1842 et 1844 de lancer une nouvelle langue littéraire. A partir de 1845, elle apparaît sur les pages de *Slovenskie národné novini* qui commence à sortir grâce aux démarches de Jan Kollár auprès des autorités de Vienne, ainsi qu'à la petite noblesse slovaque (entre autres Georges Kossuth, oncle de Lajos Kossuth, héros de la révolution hongroise de 1848). Le journal contribue au grand écho de la nouvelle codification. Štúr y explique sa décision et, en 1846, il publie un livre consacré au même sujet (*Nárečia slovenskuo alebo potreba písania v tomto nárečí*). Bien que justifiée dans les écrits de Štúr de façon plutôt scientifique — philosophique, philologique et sociologique — cette codification constitue un acte volontairement politique, dont l'enjeu est de confirmer une identité slovaque face aux Tchèques, d'intégrer à la slovacité les hobereaux slovaques dont l'identité était hongroise, de surmonter la division confessionnelle et linguistique des Slovaques.

Nous, les Slovaques, nous sommes «une tribu»[*kmeň*] reconnue comme telle par Dobrovský, Šafárik [*Geschichte des Slawischen Sprache und Literatur*]. Nous avons une *personnalité* caractérisée, entre autre, par notre dialecte distinct. En l'élevant au niveau de la langue littéraire nous voulons réveiller et améliorer notre propre vie, nous devons donc vouloir aussi que cette vie se reflète de manière juste dans notre parler. En élevant notre dialecte nous voulons atteindre aussi l'unité de notre tribu jusque-là dis-

persée; sans cette unité nous resterions dans la poussière et nous ne ferions rien pour nous élever et pour faire reconnaître notre nationalité; nous vivrions comme auparavant : l'un tire à hue, l'autre à dia. [...] Notre idiome c'est l'*arche de notre unité*.¹⁴

(Štúr, 1957 : 11-19)

Štúr propose le dialecte de la Slovaquie centrale, caractérisé par lui comme langue forte et expressive et en même temps fraîche et rapide, la plus pure et la plus répandue, parlée aussi par les Slovaques à Pest et dans les comitats du Sud de La Hongrie. Il insiste sur le choix d'un dialecte organique, formant un système, où l'esprit est représenté par la grammaire, la matière par le lexique. En acceptant les acquis lexicaux, il refuse les éléments de grammaire répandus dans les autres dialectes slovaques et insiste sur l'orthographe phonétique. Un tel slovaque s'éloigne bien du tchèque, il est difficile à lire et il s'affronte au refus du milieu intellectuel large, même de la part des partisans de la langue slovaque. Michal Hodža et Martin Hattala n'acceptent pas l'orthographe phonétique proposé par Štúr, optent pour l'orthographe étymologique et retouchent la nouvelle langue littéraire. Ainsi elle se rapproche à nouveau du tchèque et des autres langues slaves. Bien qu'on continue à dire jusqu'à nos jours que la langue littéraire des Slovaques a été codifiée par Ľudovít Štúr, ce n'est plus le dialecte de la Slovaquie du centre, mais plutôt le slovaque culturel du centre qui est élevé au niveau de langue littéraire; cela après des débats animés au sein de Tatrín, association dont le but principal est l'édition des livres slovaques et après la réunion de l'intelligentsia protestante et catholique slovaque de Bratislava en 1851. La codification de Hodža-Hattala est jugée par les linguistes contemporains comme un compromis¹⁵. Štúr lui-même parle de «résultat final de tous les efforts, centre de l'unité et condition de chaque continuation heureuse»; il s'agit donc pour lui plutôt d'une synthèse¹⁶. Elle n'est généralement acceptée par la presse et la littérature slovaque que vers 1863, date à laquelle la première institution culturelle slovaque la *Matica slovenská* la recommande comme langue littéraire de tous les Slovaques. Cela se fait après de longues hésitations, liées surtout aux événements politiques.

¹⁴ Ailleurs il le nomme *symbole de notre unité* (cf. Štúr, 1957 : 118).

¹⁵ Cf. Bosák, 1993 : 29.

¹⁶ Štúr, 1957 : 266-267.

Les débats menés entre les jeunes catholiques et protestants entre 1844 et 1850 autour de la langue littéraire slovaque concernent surtout l'orthographe et les détails de grammaire. L'opposition la plus résolue émane de Ján Kollár, qui rassemble et inspire la publication à Prague des «Voix sur la nécessité de l'unité de langue littéraire pour les Tchèques, Moraves et Slovaques»¹⁷. Bien que pour lui la langue ne soit que l'instrument de la vie nationale, il voit bien la valeur symbolique de la codification, laquelle représente d'abord la rupture des Slovaques avec le passé, renonciation à une partie de l'histoire, la littérature commune avec les Moraves et les Tchèques : «Quel désastre et quel vice vous avez déjà entraînés sur notre tribu et notre nation. Vous déchirez par la main parricide une seule chaîne en or qui nous unissait nous et nos ancêtres depuis trois cents ans avec le sang le plus proche», reproche-t-il à Štúr dans sa lettre ouverte¹⁸. Adversaire de Hegel, Kollár blâme aussi en Štúr l'hégélien convaincu. Une «tribu» slovaque indépendante lui paraît comme le fruit d'une spéculation pure à la manière de Hegel et au lieu de vie, littérature et langue littéraire propres, il accuse Štúr de mener les Slovaques dans le désert et de les condamner à étouffer dans l'isolement «des prisons de montagnes»¹⁹. Kollár vécut longtemps à Pest comme pasteur de l'église luthérienne de la capitale, puis à Vienne comme professeur d'Université; il ne pouvait pas oublier les Slovaques vivant hors du territoire de la Slovaquie actuelle. Sa conception est donc libérale, apolitique, culturelle et en même temps ouverte, ne niant jamais la «vlast» (patrie) hongroise. Štúr de son côté pense que la Slovaquie a besoin d'exister comme entité politique, y compris dans la délimitation du territoire, demandée pendant la révolution de 1848. Après son échec, il le souligne dans son testament politique : «Pour développer notre vie, nous devons enfin nous libérer du joug étranger et devenir politiquement indépendants. Si la nation n'est pas libre, elle se démoralise et court le danger de tôt ou tard cesser d'exister»²⁰. Il présente trois possibilités théoriques de résoudre la question nationale en Europe centrale. La première, selon lui, est de créer les États fédérés slaves (républiques). La deuxième, faire de l'Autriche un centre de tous les Slaves de l'Ouest et du

¹⁷ Cf. *Hlasové*, 1846.

¹⁸ Cf. Kollár, 1846 : 152.

¹⁹ Cf. Kollár, 1846 : 136-137.

²⁰ Cf. Štúr, 1993 : 131.

Sud, où les Slaves seraient prépondérants. La troisième consiste dans la possibilité que tous les Slaves s'unissent avec la Russie. Les deux premières possibilités s'étant montrées en 1848-1849 irréalisables (c'est Michail Bakounine qui appuya la première au *Congrès slave de Prague*), et puisque l'Autriche avait perdu sa fonction de rempart contre les Turcs et déçu la confiance des Slaves (elle n'est selon lui que «le nom géographique et la momie galvanisée qui se briserait en morceaux sous le premier choc puissant») ²¹, Štúr accepte théoriquement la troisième solution. Štúr était un centre-Européen qui n'avait jamais été en Russie, mais sa déception post-révolutionnaire l'amena à espérer la mission libératrice de ce grand Empire slave «sitôt que la liberté y ferait aussi des progrès». Il se montra disposé à l'orthodoxie et prêt à accepter le russe comme langue de tous les Slaves. Son livre écrit en allemand dans les années 50 (*Das Slawentum und die Welt der Zukunft*) a paru d'abord à Moscou en 1867, publié par V. I. Lamanskij à l'occasion du *Congrès slave* ²². En Slovaquie, il est connu depuis 1931 en allemand. La traduction slovaque, dont le but était de faire connaître au public l'histoire de la pensée politique slovaque n'a paru qu'en 1993. *Slovanstvo* de Štúr n'a jamais fait partie du programme politique slovaque. Tandis que Štúr ne renonce pas à la fiction de la nation slave, dans le milieu de ses amis moins philosophes prévaut la conception étroite de la *nation slovaque*, liée au territoire de la Slovaquie (le terme *Slovensko* est couramment employé) et sa population.

C'est au nom de la «nation slovaque dans la Patrie hongroise» que le 10 mai 1848 les *Demandes de la nation slovaque adressées à son Altesse e.(empereur) r.(oi), au parlement du pays hongrois, à sa Grandeur palatin hongrois, plénipotentiaire royal, au Ministère hongrois et à tous les amis de l'humanité et de nationalité* expriment le vœu que la Hongrie soit dotée d'un «parlement général de toutes les nations fraternelles vivant en Hongrie» et de plusieurs «parlements particuliers nationaux» avec le but de «marquer les limites ethnographiques» pour que «ni la minorité magyare à la majorité slovaque, ni la minorité slovaque à la majorité magyare ne soient obligées de se servir ou de se soumettre». A côté du suffrage universel, la langue joue aussi un rôle important dans ce programme national. Il est question surtout de langue d'administration et d'enseignement,

²¹ *ibid.* : 145.

²² Cf. Ivantyšynová : 213-217.

puisque «la sainte parole de la liberté est déshonorée dans le cas où la nation slovaque, ne comprenant pas le magyar, est condamnée au mutisme pendant les délibérations dans une langue inconnue»²³. Le programme mobilise de larges couches de la population, surtout de nombreux paysans.

Dans les années 1849 à 1860, le ministre autrichien Bach autorise l'enseignement dans les langues slaves. Les Slovaques en profitent et se montrent d'une grande souplesse. Andrej Radlinský, dans sa revue *Priatel' školy a literatúry* rédigée dans la codification Hodža-Hattala mentionne : «Chaque fois que nous écrivons sur les gymnases (lycées) slovaques, nous ne faisons jamais de distinction entre le tchèque et le slovaque comme langue d'enseignement. Tous les deux dialectes sont slaves et à cause de cela le gymnase où l'on enseigne les matières dans l'un ou l'autre peuvent être nommés slovaques, de la même manière que les *Slovenské noviny* de Vienne s'appellent slovaques bien qu'ils soient écrits dans un dialecte tchèque et dans l'orthographe tchèque»²⁴. Une connaissance au moins passive de la langue tchèque perdure en Slovaquie jusqu'à nos jours.

Quant au programme politique, le *Mémorandum* de la nation slovaque de 1861 revendique une autonomie dans le cadre de la Hongrie et, malgré l'aggravation presque immédiate des conditions de la vie nationale des Slovaques après le compromis austro-hongrois de 1867; ce programme ne change pas jusqu'à 1914. Štefan Marko Daxner souligne en même temps :

La Hongrie existe pour nous seulement si nous y existons, nous la reconnaissons seulement si nous y sommes reconnus... Nous tenons au principe exprimé par sa Majesté : «l'égalité en droits pour toutes les nations».

(Daxner, 1912 : 39)

Après l'échec de plusieurs tentatives pour délimiter le territoire slovaque et constituer la Slovaquie comme unité autonome au sein de la monarchie habsbourgeoise (en 1848-1849 évoluant vers un conflit armé dans lequel les volontaires slovaques appuient l'empereur autrichien contre les Hongrois révoltés), surtout entre 1875 et 1918, période de la politique de dépossession linguistique et de l'assimilation ethnique pratiquées par le gouvernement hongrois, les Slovaques demandent l'application de la loi

²³ Cf. Bokes, I, 1962 : 23-26.

²⁴ Cf. Hlaváč, 1994 : 32.

des nationalités de 1868 et le suffrage universel. Ils veulent survivre au moins en qualité de *nation-comme-culture*. Dès 1912, Ján Lajčiak, linguiste-sémitologue, sociologue et théologue slovaque (dans la vie privée pasteur dans un village de montagne) affirme :

La nation unie, vivant sa vie nationale indépendante est en mesure de produire une culture puissante. Si nous observons la situation culturelle slovaque, nous voyons *une nation* combattant pour sa culture. La conjoncture actuelle nous est défavorable au plus fort degré. L'indépendance de l'État représente un facteur puissant du développement culturel, mais elle n'est pas sa condition sine qua non. L'histoire prouve que les cultures évoluent même sans indépendance étatique. La Slovaquie, elle aussi, peut développer sa culture sans son indépendance étatique, à condition néanmoins que les circonstances ne soient pas malveillantes au point de vouloir et pouvoir étouffer chaque mouvement culturel au berceau.

(Lajčiak, 1994 : 38)

En relation avec la situation historique concrète, la question de la langue joue un rôle dans tous les programmes nationaux slovaques et on lui attribue une valeur essentielle jusqu'à nos jours.

Le 15 novembre 1995, la *Slovenská národná rada* (Conseil national slovaque — parlement slovaque) vote une loi sur la langue d'État de la République slovaque, en ne se rendant pas compte qu'elle suit en réalité le modèle de *honi nyelv* hongrois de 1844. L'introduction de la loi proclame que «la langue slovaque constitue le signe le plus important de l'individualité de la nation slovaque, la valeur la plus précieuse de son héritage culturel, l'expression de la souveraineté de la République slovaque et l'instrument de communication de ses citoyens assurant la liberté et l'égalité dans leurs dignité et droits» (Zbierka, 1995). L'exposé des motifs du projet de cette loi est avant tout historique, retraçant sommairement toute l'histoire de la langue slovaque. Il mentionne d'abord que le slovaque appartient à la grande famille des langues slaves, dont la première forme écrite avait été utilisée dès 863 grâce à la mission de Saint-Cyrille et de Saint-Méthode en Grande Moravie. Le slavon (dans la transcription de l'exposé «staroslovenčina» ce qui signifie aussi «le vieux-slovaque») devint donc, à côté de l'hébreu, du latin et du grec, la quatrième langue liturgique et diplomatique de l'Europe. Les auteurs de l'exposé soulignent que pendant des siècles le slovaque s'est avéré une langue distincte, conservée dans les protocoles et livres des villes, procès-verbaux des assemblées de la no-

blesse des comitats, agendas des propriétés féodales, écrits des corps de métier, correspondance officielle et privée dans les milieux bourgeois, noble et érudit et enfin dans la littérature populaire. Ce n'est qu'à partir de la fin du 18^{ème} siècle que le slovaque doit tenir tête à la poussée agressive du hongrois. Il est curieux de constater que l'exposé énumère non seulement toutes les lois magyarisantes du 18^{ème} siècle au début du 20^{ème} siècle, s'arrête sur la magyarisation pratiquée par le régime Horthy dans les territoires de la Slovaquie du Sud incorporée à la Hongrie en 1938-1945, mais aussi qu'il n'oublie pas de dire que le premier écrit en langue magyare *Halotti beszéd* (Discours funéraire) date seulement du 12^{ème} siècle et encore le mot *beszed* — «beseda» est sans aucun doute un mot d'origine slovaque, comme un millier d'autres mots appartenant à la terminologie administrative, ecclésiastique, paysanne et artisanale... L'argumentation rappelle bien celle du 19^{ème} siècle — les anciens torts et disputes entre Slovaques et Magyars ne sont donc pas oubliés. Quant aux Tchèques, on leur en veut un peu moins, mais on n'oublie pas non plus : «Après la naissance de la République tchéco-slovaque s'est formée la fiction d'une nation tchécoslovaque unitaire ayant deux branches. Dans cet esprit la Constitution de la République tchéco-slovaque ne reconnaissait pas deux langues officielles, mais seulement une seule langue d'État, tchécoslovaque avec deux *résonances* [en slovaque *znenie* — à choisir pour la traduction *tonalités, sons, expressions, versions* ou un autre synonyme] — tchèque et slovaque», utilisant la première *en général* dans les pays tchèques, la deuxième en Slovaquie. L'emploi du tchèque en Slovaquie n'était pas limité et même la loi du Conseil national slovaque n° 428 du 25 octobre 1990 sur la langue officielle de la République slovaque accepte le tchèque comme la deuxième langue officielle. Ceci ne plaît pas aux auteurs du projet de la loi votée au mois de novembre 1995; à cause de cette stipulation on ne peut pas reprocher à l'Encyclopédie de l'Université de Harvard d'indiquer dans son article sur la Slovaquie que sa langue officielle est le tchèque (Projet gouvernemental de la loi d'État de la République slovaque du 24 octobre 1995. Exposé des motifs de la loi.). Contrairement à l'avis de nombreux partisans de la continuité séculaire de la nation slovaque, Ivan Gašparovič, président du Parlement de la République slovaque actuelle, au mois de septembre 1995, à l'occasion du 180^{ème} anniversaire de la naissance de Ľudovít Štúr, prétendit que sans ses activités la nation slo-

vaque n'existerait pas, et sans sa génération, la République slovaque actuelle ne serait pas née. La codification de la langue littéraire slovaque est donc considérée comme un acte éminemment politique.

© Bohumila Ferenčuhová

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BALCAR M. (1995) : «Slovenský mýtus. O vlivu historického vedomí na chování a povahu lidí a národů.» [«Le Mythe slovaque. De l'influence de la conscience historique sur le comportement des gens et des nations»], *Střední Evropa*, t. 43, N° 8, pp. 86-91.
- BENDA K. (1952) : *A magyar jakobinusok elleni felségsertési és hűtlenségi per iratai. 1794-1795* [Documents sur le procès de lèse-majesté et de haute trahison contre les jacobins hongrois], Budapest : Kiadó, 3 volumes.
- BOKES F. (1962) : «Dokumenty k slovenskému národnému hnutiu v rokoch 1848-1914» [Les documents concernant le mouvement national slovaque en 1848-1914], t. 1, «1848-1867», (1962), Bratislava : SAV, t. 2, «1867-1884», (1965), t. 3, «1885-1901», (1972).
- CHORVÁTHOVÁ Ľ. (1955) : «On factors shaping social and ethnic-national identity in nineteenth and twentieth century Slovakia», *Slovenský národopis*, t. 43, N° 1, pp. 57-74.
- DAXNER Š. M. (1912) : *Slovenská otázka od konca 18. stoletia* [La question slovaque depuis la fin du 18ème siècle], Turčiansky sv. Martin : Kníhtlačiarsky účastinársky spolok. [troisième réédition de sa brochure anonyme : *Hlas zo Slovenska* [Une voix de la Slovaquie], V Pešti 1861; la deuxième in *Národné noviny*, 1912, N° 110-119.]
- BOSÁK J. (1993) : «Sociolingvistický pohľad na kodifikáciu Sama Camba (1856-1909)» [La codification de Samo Cambel du point de vue sociolinguistique], *Studia Academica Slovaca*, 22, Prednášky XXIX, letného seminára slovenského jazyka a kultúry, pp. 26-36.
- Dejiny Slovenska II, 1526-1848* [L'histoire de la Slovaquie] (1987), Bratislava : Veda, t. III, od roku 1848 do konca 19. storočia (1992).

- GODECHOT J. (1964) : *La pensée révolutionnaire en France et en Europe*, Paris : Armand Colin, pp. 347-348.
- FERKO A., MARSINA R., DEÁK L., KRUŽLIAK I. (1994) : *Starý národ - mladý štát. Preh l'ad slovenských dejín* [Nation ancienne-jeune État. Aperçu de l'histoire slovaque], Bratislava : Litera.
- GELLNER A. (1993) : *Národy a nacionalismus*, Praha : Hříbal.
- Historický slovník slovenského jazyka* [Dictionnaire historique de la langue slovaque], (1992), Bratislava : Veda, 6 volumes.
- HLAVÁČ A. (1994) : *Andrej Radlinský*, Trnava : Spolok sv. Vojtecha.
- Hlasové o potřebě jednoty spisovného jazyka pro Čechy, Morawany a Slowáky* [Les voix sur la nécessité de l'unité de la langue littéraire pour les Tchèques, Moraves et Slovaques], (1846), Praha : Spisů musejních číslo XXII.
- HODŽA M. M. (1848) : *Věťín o slovenčině* [Dissertation sur le slovaque], Levoča : Wertmüller.
- (1847) : *Dobruo slovo Slovákom súcim na slovo* [Bonne parole aux Xlovaques de bonne volonté], Levoča : Nákladkom Tatrína, [Réédition avec postface de Karol Rosenbaum—Bratislava (1970) : Tatran].
- (1847) : *Epigenes slovenicus*, Levoča.
- (1920) : *Československý rozkol* [Le schisme tchécoslovaque], Turčiansky sv. Martin : vlastným nákladom.
- IVANTYŠYNOVÁ T. (1987) : *Česi a Slováci v ideológii ruských slavianofilov* [Les Tchèques et les Slovaques dans l'idéologie des slavophiles russes], Bratislava : Veda.
- KOVÁČ D. (1995) : « Česi a Slováci v epoche nacionalizmu » [Les Tchèques et les Slovaques à l'époque du nationalisme], *Střední Evropa*, t. 43, N° 8, pp. 92-105.
- (1995) : «La question slovaque et son contexte international», *La France et l'Europe centrale, 1867-1914*, Bratislava : B. Ferencuhová et AEP, pp. 16-21.
- LAJČIAK J. (1994) : *Slovensko a kultúra* [La Slovaquie et la culture], Bratislava : Q 111.
- Der Magyarismus in Ungarn. In rechtlicher, geschichtlicher und sprachlicher Hinsicht, mit Berichtigung der Vorurteile, aus denen seine Anmassungen entspringen von L. M. Sch.* (1834) : Leipzig : Bei Karl Drobisch.

- ORMIS J. (1973) : *O reč a národ. Slovenské národné obrany z rokov 1832-1848*. [Pour la langue et la nation. Les défenses nationales slovaques de 1832-1848], Bratislava : vydavateľstvo Slovenskej akadémie vied.
- PAULINY E. (1983) : *Dejiny spisovnej slovenčiny od začiatkov po súčasnosť* [L'histoire du slovaque littéraire des origines jusqu'à nos jours], Bratislava : Slovenské pedagogické nakladateľstvo.
- Pressburger Zeitung auf das Jahr 1791*, verlegt bei Johann Michael Landerer, Beilage Nr. 69, 70, 72.
- RAPANT D. (1927) : *K počiatkom maďarizácie. Diel prvý - Vývoj rečovej otázky v Uhorsku v rokoch 1740-1790* [Les débuts de la magyarisation. T. 1 L'évolution de la question linguistique en Hongrie 1740-1790], Bratislava : Zemedelské múzeum.
- (1931) : *K počiatkom maďarizácie. Diel druhý - Prvé zákony maďarizačné 1790-1792* [Les débuts de la magyarisation. T. 2 Les premières lois de magyarisation 1790-1792], Bratislava : Zemedelské múzeum 1931.
- (1947) : *Ilegálna maďarizácia 1790-1840* [La magyarisation illégale 1790-1840], Turčiansky svätý Martin : Matica slovenska.
- RUŽIČKA J. (1971) : *Martin Hattala 1821- 1903*. Materiál z konferencie konanej v Trstenej 21. a 22. oktobra 1971, Trstená - Ružomberok : Prípravný výbor osláv 600 rokov mesta Trstenej a 100 rokov Gymnázia v Trstenej.
- ŠIMONČIČ J. (1982) : *Ohlasy Francúzskej revolúcie na Slovensku* [Echos de la Révolution française en Slovaquie], Košice : Východoslovenské vydavateľstvo.
- Sollen wir Magyaren werden* (1833), Karlstadt : gedruckt bei Johann N. Prettnner.
- ŠTÚR L. (1957) : *Dielo v piatich zväzkoch, zv. 5 Slovenčina naša* [Œuvre en 5 vol, vol 5 : notre slovaque], Bratislava : Slovenské vydavateľstvo krásnej literatúry.
- ŠTÚR S. (1948) : *Smysel slovenského obrodzenia* [Le sens de la renaissance slovaque], Liptovský svätý Mikuláš : Tranoscius.
- TODOROV T. (1989) : *Nous et les autres*, Paris : Editions du Seuil.

VYVÍJALOVÁ M. (1978) : «Sociálne a politické myslenie bernolákovcov» [La pensée sociale et politique du groupe Bernolák], *Historický časopis*, t. 26, N° 2, pp. 247 - 254.

Zbierka zákonov Slovenskej republiky, č. 270/1995, čiastka 89 [Recueil des lois de la République slovaque].